Conversation

Entretien avec Laurent Poliquin par Bianca Deshaies, directrice de l'Institut français de Milwaukee

Dès l'âge de 21 ans, écrire devint pour Laurent Poliquin un besoin obsessionnel. De cette traversée en solitaire, le poète manitobain a tiré des textes d'une rare beauté, tels *La Métisse filante*, *Orpailleur de bisous*, *Le maniement des larmes*, *L'ivresse fragile de l'aube* dont la portée universelle en fait l'une des œuvres les plus importantes de la littérature francophone au Canada. À une époque où le doute sur la personne de l'auteur demeure un élément important de la *doxa* critique, cet entretien se concentre principalement sur l'œuvre du poète franco-manitobain, en l'occurrence sur les coulisses de sa fabrique, avec le dessein avoué de conférer une valeur ajoutée à l'œuvre de Poliquin en invitant le lecteur à découvrir la face cachée d'un espace poétique insoupçonné. Entretien aux réflexions parfois graves et percutantes avec l'un des poètes contemporains de langue française le plus acclamé de l'Ouest canadien.

Bianca Deshaies : *La rencontre avec la poésie, ce sont souvent des professeurs, je pense particulièrement à Alexis Klimov auquel vous avez rendu hommage. Quel choc vont-ils déclencher?*

Laurent Poliquin : Le plus grand choc est celui d'un constat d'ignorance. Quand j'ai terminé mes études secondaires, j'ai rapidement constaté que j'avais lu très peu. Au fond, il est aussi un peu normal qu'à 18 ou 19 ans vous ne possédiez pas tout le bagage littéraire nécessaire pour entreprendre une œuvre. Ma première rencontre avec Alexis Klimov remonte à 1993. Le professeur russophile avait été invité pour parler de culture à l'invitation du professeur Charles Le Blanc, spécialiste du romantisme allemand et aujourd'hui professeur à l'Université d'Ottawa. Tout au long de son discours, le professeur Klimov assaisonnait ses propos de citations d'auteurs célèbres, Dostoïevski, Chestov, Berdiaev, Dante en prenant soin d'ajouter des comme-vous-savez et comme-vous-avez-lu. Inutile de dire que j'ai éprouvé la honte de celui qui prend conscience de sa propre ignorance. Du moins, ce fut mon sentiment. Quand on vous parle de la *Divine comédie*, de Virgile ou de la Bible et qu'au fond vous ne

 © 2021 Laurent Poliquin

les avez jamais lus, vous vous dites que vous avez du rattrapage à faire. Non qu'il soit l'apanage de tout le monde de lire Virgile ou Dante, mais il y a comme un minimum culturel à connaître. Comment voulez-vous prendre part à des débats publics si vous n'avez jamais potassé un dialogue de Platon? Ce n'est pas une question d'élitisme, une obligation de garder le silence ou de citer Platon, mais de saisir l'idée que votre pensée et vos paroles ne sont peut-être pas si originales que vous ne l'espériez. Ce fut de toute évidence une rencontre incitant à la modestie, à la sagesse et à l'admiration.

BD : *Pourquoi la poésie comme mode de création, comment est-elle venue à vous?*

LP : Franchement, d'un point de vue créatif, je n'ai jamais décroché de la poésie. Au départ, il m'a semblé qu'elle convenait à l'expression des émotions brutes. J'ai bien essayé d'écrire des nouvelles, mais la prose m'attire moins, enfin un certain type de prose, de roman, trop construit, trop prévisible, trop contraignant, du genre je prends le lecteur par la main et lui dit « suis-moi dans mon histoire ». Je n'arrive pas à m'abandonner à la lecture de ce genre de roman. Donc, pour en écrire, le résultat serait assez déconstruit et au final, probablement plus près de la poésie. Cela étant dit, j'apprécie les œuvres de Claude Simon, Pierre Michon, Richard Millet, Dany Laferrière.

BD : L'ivresse fragile de l'aube *publié à L'Harmattan en 2021 offre un instantané de vingt ans de travail et d'évolution littéraire. Est-ce que votre définition de la poésie a évolué depuis vos débuts?*

Non seulement la définition, mais la maîtrise a beaucoup évolué. Je suis plus critique vis-à-vis de mon travail et interroge davantage la capacité articulatoire et sonore du langage, comme si mon intérêt actuel était de défaire des habitudes linguistiques, inscrire une interrogation sous les décorations conventionnelles du poème. De la naïveté bon enfant de mes premiers textes, je cherche aujourd'hui les défauts, j'observe les jointures et réévalue constamment le sens de mon écriture. J'acquiesce à une certaine complexité déconcertante pour le lecteur, mais pour jouer sur un autre plan, celui de l'instabilité. Mes poèmes butent sur des apories, mais il ne m'importe de les résoudre. L'important est d'incarner ce qui est dit, faire travailler la conscience, la sensation, l'imaginaire. Bien entendu, il s'agit aussi d'une quête d'originalité, car à quoi bon écrire ce que le moindre étudiant en création littéraire peut écrire. Le respect du poème implique de l'élever au-dessus de ses possibilités. J'aime bien cette citation de Maurice Blanchot qui dit que « tout écrivain qui se mettant à écrire ne se dit pas "je suis la révolution", en fait n'est

 © 2021 Laurent Poliquin

pas en train d'écrire. » Il m'a semblé que chaque fois que j'écris, il y a une révolution qui se prépare derrière. Elle n'éclate pas toujours j'en conviens, mais peu importe, le succès d'un poème repose aussi sur des prémisses ambitieuses et transgressives.

BD : *Comment garder le cap quand on navigue entre la poésie en milieu minoritaire et celle qui se publie dans les grandes villes littéraires, tels Paris ou Montréal.*

C'est le grand problème de la poésie contemporaine, celle d'entrer en relation, de trouver des points de contact avec le lecteur. On fond, il y a beaucoup de ressemblance entre la poésie qui s'écrit dans l'Ouest canadien et celle qui émerge de centres littéraires plus féconds. Fondamentalement, l'expérience humaine est la même. Bien sûr que la culture ou l'espace géographique diffère, bien sûr que l'usage langagier n'est pas le même, mais au-delà de la couleur régionale, la poésie telle que je la pratique ne cherche pas à se régionaliser. Cette idée n'est pas nouvelle. Déjà en 1897, Maurice Barrès souligne dans *Les Déracinés* que la fidélité aux traditions régionales est le seul moyen d'accéder à la « raison internationale ». Opinion partagée par André Gide en 1909 dans un article intitulé « Nationalisme et littérature », dans lequel il défend l'idée selon laquelle les artistes seraient les dépositaires du « génie » de leur peuple ou de leur nation. S'il y a un cap à garder, c'est celui des institutions : les éditeurs, les médias, les prix littéraires, les maisons d'enseignement. On ne peut être dupe : autant la présence médiatique de la poésie souffre dans les petites comme dans les grandes villes, autant les institutions qui diffusent et encensent les œuvres littéraires sont largement plus puissantes à Paris ou à Montréal. Les acteurs de diffusion sont connus et redoutables et je ne parle pas seulement de figures médiatisées tels Philippe Sollers ou Dany Laferrière. Il existe des écosystèmes littéraires difficilement pénétrables si vous ne fréquentez pas les salons, les lancements, les festivals dans lesquels ces gens-là évoluent. Vous devez alors vous faire connaître à distance, établir des collaborations et publier en dehors du petit univers régional. Chose difficile, mais rendue plus aisée depuis ces dernières années avec l'apparition des réseaux sociaux. Reste un fait : la marge aspire à de la reconnaissance, mais elle n'a que la qualité de ces œuvres pour y parvenir. On ne nage pas dans l'évidence.

 © 2021 Laurent Poliquin

BD : *Quand on écrit de la poésie à partir de Winnipeg ou de l'Ouest canadien en général, n'est-on pas forcément historien de la littérature, entraîné de force dans des débats d'écoles?*

En tout cas, on a une conscience aigüe de la position que l'on occupe sur l'échiquier littéraire mondiale. Je ne suis pas sûr que les débats d'école se rendent jusqu'à nous. On a eu droit à la fin des années 1990 et au début des années 2000 de rencontrer des acteurs diligents de ces débats d'école comme vous dites, soit Michel Deguy que j'ai rencontré à Vancouver en 1998 ou encore Jean-Michel Maulpoix à Winnipeg en 2003. Bien souvent, des intellectuels français profitent des largesses de l'État français pour effectuer des tournées en terre francophone, mais on est loin d'avoir accès aux débats d'école. Encore faudrait-il y participer et donc d'avoir une voix dans leur publication ponctuelle ou de publier à l'enseigne de leurs éditeurs. Ce jeu d'exclusion de la littérature francophone produite à l'extérieur de la France est si grossier que Michel Collot a tôt fait de remarquer que la plus récente anthologie de la poésie française[1] exclut toute forme de poésie ne provenant pas de la France, incluant la poésie belge ou suisse. On est loin de la coupe aux lèvres. Si, en tant que poète, j'essaie de garder un lien avec l'actualité poétique en France ou au Québec, en lisant surtout la poésie contemporaine, c'est sans oublier ce genre d'exclusion institutionnelle.

BD : *Dans un de vos poèmes (tiré de* De l'amuïssement des certitudes*), vous racontez que parfois on vous demande si vous comprenez ce que vous écrivez. Que répondez-vous ?*

LP : Votre question me rappelle ma rencontre avec le poète Roger Des Roches qui me racontait qu'il n'arrivait plus à comprendre ses premiers poèmes publiés en 1970 aux Éditions du Jour. Disons, je ne me situe pas dans cette même mouvance expérimentale, mais il est clair que le poète essaie, d'un côté de dire les choses, de témoigner de l'expérience humaine, mais il fait aussi intervenir un travail critique, pose des doutes, questionne le langage, et interroge la capacité articulatoire du langage. C'est dans cet espace de quête qui définit le poème, que je sonde la réalité, j'observe les défauts, les jointures de la poésie et la réévalue constamment. Je m'installe dans un entre-deux : entre le traçage d'une esquisse affective et l'articulation d'un objet de langage singulier. Et comme il y a un peu de l'autre dans ma voix (« je est un autre » disait Rimbaud), je critique ma pratique poétique en essayant d'interpréter des

[1] Yves di Manno et Isabelle Garron, *Un nouveau monde : poésies en France 1960-2010,* Flammarion, 2017.

 © 2021 Laurent Poliquin

signes, des symboles, de la confusion. Je sais que j'écris ce qui semble venir de moi, mais je doute, je cherche des portes, du sens neuf, d'où mes efforts pour réarticuler mes perceptions. La difficulté de lecture fonde mon interrogation, ma recherche de connaissance. Je mets à nu cette précarité de ce que je suis, ma subjectivité primitive que j'essaie de mettre à distance. Par conséquent, je décortique la poésie elle-même dans l'espoir qu'émerge un monde nouveau que je pourrai partager avec le lecteur. Alors qu'il commentait ses motivations littéraires, le poète et éditeur Jean-Sébastien Larouche (cofondateur de la défunte maison d'édition de l'Écrou) avait une manière plus triviale de parler de transgression et d'innovation littéraire en voulant « fucker la patente ». Alors oui je comprends tout le temps ce que j'écris, dans la mesure où « comprendre » implique ce regard particulier d'une poésie qui cherche. À ce sujet, Maurice Blanchot aime à citer Paul Valéry rappelant que « le vrai peintre, toute sa vie, cherche la peinture ; le vrai poète, la poésie ».

BD : *N'y a-t-il une part de provocation dans vos poèmes?*

LP : Ça dépend du poème, mais il est vrai que ma posture actuelle, poète francophone qui écrit à Winnipeg, juste ça, il y a de la frustration. Le professeur François Paré disait de la poésie qu'elle était la littérature des pauvres, qu'elle est un refus de la marge, mais aussi une exaltation de la marge; les poètes étant des spécialistes de la marginalité, il crée de l'exiguïté, il crée leur malheur. D'ailleurs, on sait bien qu'on ne deviendra pas riche avec la poésie, et bien, c'est comme si on souhaitait cet état. Au fond, j'espère tout le contraire. J'appelle de tous mes vœux l'épanouissement de la collectivité, son élargissement. Il y a peut-être un petit côté sado-maso en moi, c'est-à-dire que ma posture de minoritaire, je la vis mal, mais le contraire serait peut-être difficile à vivre. Tenez par exemple, quand le Conseil de ville de Winnipeg me fait comprendre que dans mon pays je suis une ethnie comme les autres, le sentiment d'exclusion est réel. Il est d'ailleurs récurrent dans l'œuvre de Gabrielle Roy. Donc oui pour la provocation, mais quel est l'objet de cette provocation, une forme de médiocrité certainement, une position inconfortable dans un pays où je ne me sens pas toujours le bienvenu, certainement. Il y a des malaises identitaires, qui me rappelle d'ailleurs ceux de Maurice Chaillot, originaire de l'Alberta, dans un documentaire-choc de Pierre Perrault en 1970, intitulé *Un pays sans bon sens !* qui déclarait qu'à Winnipeg même les arbres lui sont hostiles.

 © 2021 Laurent Poliquin

BD : *Vos livres sont donc le témoin de vos malaises?*

Vous trouverez sans doute des références quant à ces malaises, voire dès mes premiers recueils, dans *L'ondoiement du désir* par exemple ou dans *De l'amuïssement des certitudes.* Toutefois, je crois que les allusions à des états d'insatisfaction sont peut-être moins intéressantes que le travail sur ces allusions. Loin de moi l'idée de me complaire dans de la contemplation narcissique. Ce qui compte est mon expérience avec les autres, le monde, les choses qui me bouleversent en explorant l'épaisseur sémantique et signifiante des mots.

BD : *Est-ce qu'on peut dire que le Manitoba influence votre écriture?*

LP : Le Manitoba influence certainement ma motivation. On a envie de construire une littérature, de faire plus qu'un livre jeté à la mer. En tant que sujet, le Manitoba est présent, sans que je le force à rentrer dans mes textes; il est présent parce qu'il s'inscrit dans mon quotidien et mon expérience de vie et que j'entretiens une relation tumultueuse avec le Manitoba.

BD : *Y a-t-il des auteurs qui vous influencent?*

Oui, il y en a plusieurs. Ce sont parfois des auteurs dont les démarches sont très différentes et qui peuvent être contradictoires. Je me sens très proche de la poésie d'Henri Meschonnic par exemple, mais j'aime aussi l'œuvre de Jude Stéfan. Ce sont deux pôles qui me guident quand j'écris. Je lis aussi des poètes contemporains comme Yvon Le Men, Zéno Bianu, des disparus comme Claude Esteban ou Pierre Toreilles. J'aime beaucoup la poésie du poète espagnol Antonio Gamoneda. Je lis aussi les poètes québécois marqués par l'oralité, dont Michel Garneau, Pierre Morency et Gaston Miron. Je reviens souvent rendre visite à des classiques comme Saint-Denys Garneau, Alain Grandbois et Claude Gauvreau.

BD : *De tous les écrivains qui semblent vous avoir marqué, vous évoquez peu le travail textuel et formaliste en France ou au Québec, je pense à la poésie de Michel Deguy ou de Christian Prigent par exemple ou encore à Lucien Francoeur ou Roger Des Roches. Pourquoi ?*

La poésie des poètes que vous citez a mal vieilli. La poésie de Roger Des Roches a heureusement évolué pour devenir plus personnelle et sentimentale, sans sacrifier un certain travail formel sur la poésie. La poésie de Lucien Francoeur est plutôt clownesque, inutilement infatuée. Son œuvre est assez mineure en somme.

 © 2021 Laurent Poliquin

BD : *Si je saisis bien, le courant formaliste français ne vous a pas marqué ?*

Pas vraiment. Je le considère, je le lis, l'apprécie (je pense au travail de Ivar Ch'Vavar et Jude Stéfan), mais je suis partisan d'une intersection productive entre une poésie plus émotive, lyrique et un travail plus formaliste du langage. Il ne s'agit pas que de nommer des émotions, encore faut-il intériorisés les influx extérieurs du monde et les rendre avec des mots goûteux, inventifs, suggestifs et rythmés. J'aime la formulation d'Henri Meschonnic qui considère que « le poème n'a de chance d'advenir que s'il est la transformation d'une forme de langage par une forme de vie, et la transformation d'une forme de vie par une forme de langage ».

BD : *Est-ce que le poème est déjà créé dans votre tête quand vous le couchez sur papier?*

LP : Jamais. Un mot ou une image entraîne un autre mot ou une autre image. Le poème progresse de cette façon. À la limite, le poète n'est presque pas responsable de ce qu'il s'écrit, comme si les mots s'écrivent d'eux-mêmes. Prenez par exemple le mot « parapluie ». Il y a une constellation d'images associées au parapluie. Vous devez faire des choix : soit vous allez dans le sens des images, assez prévisibles, soit vous l'associez à quelque chose d'autre, disons quelque chose qui n'est pas tangible, comme l'avait fait Verlaine : « Il pleure dans mon cœur/Comme il pleut sur la ville ». Avec le mot « parapluie », je pourrais me questionner à savoir s'il y a un adjectif ou une image qui me vient qui pourrait me servir de point de départ, sachant que je ne veux pas nécessairement reprendre cette idée d'une pluie intérieure à la manière de Verlaine.

BD : *Intéressant. Comment opérez-vous les choix minutieux qu'exige le poème?*

LP : La vérité de la création est que l'on fait ce que l'on veut. On ne veut pas se répéter, ou calquer les autres poètes, mais quand l'écrivain est conscient de son point de vue et qu'il est unique, il fonce. Cela s'appelle aussi apprendre à se connaître soi-même. Question de cohésion, d'efficacité, de clarté. Le poète est comme un orfèvre, ou un sculpteur, ou un coiffeur qui cherche le poil en trop qui dérange l'unité. Il veut parvenir à déclarer : « Voilà le bijou ! Pas un mot de plus, pas un mot de moins ». Est-ce qu'on y arrive tout le temps? Et non.

BD : *Pour écrire, faut-il se tenir tranquille, se taire, vivre à l'écart ?*

LP : Il est vital que le poète établisse avec le public aussi restreint soit-il une communication. Quel est l'intérêt de rester dans ma bulle? Cela étant dit, les

 © 2021 Laurent Poliquin

lecteurs de poèmes sont peu nombreux, même pour les poètes les plus efficaces. Il tourne autour de confrères, de critiques et de jeunes amateurs. En milieu minoritaire comme dans l'Ouest canadien, où le lecteur ne maîtrise pas toujours la langue française, le poète doit parfois fourbir son arsenal littéraire pour inventer son lecteur. Je me suis amusé à le faire dans *De l'amuïssement des certitudes*, mais la vraie question à se demander : est-ce que je pense toujours aux lecteurs? Peut-être que j'écris pour d'éventuels lecteurs, des lecteurs du futur. Pour l'instant, je pense plutôt écrire pour écrire. Pour la chose en soi, le plaisir d'un résultat satisfaisant, la découverte des autres et du monde.

BD : *En terminant, quelles seraient vos suggestions si on veut s'initier à la poésie ?*

LP : Il faut lire. Connaître ses classiques français : *Les Fleurs du mal* de Baudelaire, les poèmes de Rimbaud, de Verlaine, de Ronsard, de Louise Labbée, d'Appolinaire, de Lamartine, lire le *Manifeste du surréalisme* d'André Breton, et les classiques québécois : *Refus global* de Paul-Émile Borduas, *Regards et jeux dans l'espace* de Saint-Denys Garneau, *Iles de la nuit* d'Alain Grandbois, *Ode au Saint-Laurent* Gatien Lapointe, *L'homme rapaillé* de Gaston Miron, les *Poèmes de la froide merveille de vivre* de Pierre Morency, et les classiques de la francophonie canadienne de Patrice Desbiens, en passant par Paul Savoie ou encore Charles Leblanc.

BD : *Et si on veut en écrire?*

LP : Rien de plus simple : il vous faudra du papier et un crayon. Blague à part, je vous suggère quelques lectures dont de Jean-Noël Pontbriand, *Écrire en atelier ou ailleurs*; de Louis Dubost *Lettre d'un éditeur de poésie à un poète en quête d'éditeur*, et les *Lettres à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke qui restent toujours pertinentes. Il faut aussi lire ce qu'écrivent les autres et connaître l'histoire de la poésie, et par conséquent, l'histoire de la littérature française. Pour l'époque contemporaine, je conseille de Dominique Viart et Bruno Vercier *La littérature française au présent* (Bordas). Pour ceux qui veulent aller encore plus loin, Michel Collot *Le Chant du monde dans la poésie française contemporaine* et de Jean-Michel Maulpoix, *La poésie comme l'amour*. Pour la littérature québécoise, on s'intéressera à l'*Histoire de la littérature québécoise* de Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge. Je suggère aussi l'*Introduction à la littérature franco-ontarienne* sous la direction de Lucie Hotte et Johanne Melançon, et bien entendu les travaux de François Paré.

 © 2021 Laurent Poliquin